3 1761 08266407 9

Delavigne, Jean François Casimir

Mérinos Bélièro

PQ
2217
D8M47

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mrinosblir00dela

ROUGEMONT + ROMIERE

MÉRINOS

BÉLIÉRO,

OU

L'AUTRE ÉCOLE DES VIEILLARDS,

Parodie en cinq actes et en vers,

DE MARINO FALIÉRO; (de DELAVIGNE)

PAR MM.***

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS,
SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS,
LE 20 JUIN 1829.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,
QUOY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
AU MAGASIN GÉNÉRAL DE PIÈCES DE THÉATRE,
boulevard Saint-Martin, n° 18.

1829.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BÉLIÉRO, chef de la confrérie de l'Arc.....	M. Lhéric.
CADET, conscrit.....	M. Alphonse.
STONO.....	M. Sylvestre.
RENARDI.....	M. Brunet.
SERTOUCHAUD, rôtisseur.....	M. Lefèvre.
TRISTRAM, sonneur de cloches..	M. Lebel.
LE 2e CHEF DES CHEVALIERS.	M. Begat.
PREMIER GOUJAT.....	M. George.
DEUXIÈME GOUJAT.....	M. Boulanger.
HÉLÈNE.....	Mlle Élisa-Jacops.
Invités.	
Chevaliers de l'Arc.	

••••••••••••••••••••••

La Scène se passe chez Mérinos Béliéro, à l'île St.-Denis.

PQ
2217
D2 H47

Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le Cœur, n. 7.

UNIVERSITY OF TORONTO
JAN 16 1974
LIBRARY

MÉRINOS BÉLIÉRO,

PARODIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE MARINO FALIÉRO.

Acte premier.

Le Théâtre représente une petite chambre modeste.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, *seule.*

Mon tricot est fini... voilà ses deux bretelles :
Mon époux Mérinos n'en a pas de si belles.
Rien ne coûte, il est vrai, quand c'est pour un amant !
Dieu ! que j'ai tricotté, depuis qu'il est absent !
O ciel ! si mon mari... Bah ! si j'étais la seule,
J'aurais quelque raison de faire la bégueule;
Mais la grosse bouchère adore l'épicier;
La petite mercière aime le chapelier ;
Au rotisseur sourit la maitresse d'école,
Et du jeune bottier, la boulangère est folle.
Quel époux est, d'ailleurs, plus heureux que le mien ?
Lui seul, dans le pays, ne se doute de rien.
Chacun le montre au doigt, il va tête levée.
J'ai voulu l'an dernier, lorsqu'on fit la levée,
A la conscription dérober mon objet;

Mais que pouvait l'amour contre le sous-préfet?
Conscrit, et n'ayant point de motifs de réforme,
Des Jean-Jean du pays, il a pris l'uniforme;
Il a filé selon son numéro... Grands Dieux!
Aurais-je la cocotte?... Oui... Non... C'est curieux,
Quand on parle du loup...

SCÈNE II.

HÉLÈNE, CADET.

CADET.

Tu le vois.

HÉLÈNE.

O surprise!
Mon objet!...

CADET.

Oui, c'est moi.

HÉLÈNE.

Cadet, pas de bêtise.

CADET.

Dans le cœur de Cadet, l'amour est enfoncé.

HÉLÈNE.

Il ne se souvient plus de ce qui s'est passé.

CADET.

Sais-tu quel vertigo, dans l'île me ramène?
Jamais le vin du crû, le goujon de la Seine
Ne m'ont paru d'un goût plus fin, plus savoureux,
Que depuis que je suis éloigné de ces lieux.
Le Bordeaux me déplaît, le Champagne m'altère;
Le biffteck, escorté de sa pomme de terre,
N'offre à mon appétit qu'un régal dédaigné.
Mais le goujon natal, de friture imprégné,
Mais le jeune Suresne, imitant le vieux Brie,
Voilà ce qui rappelle à mes goûts la patrie.

HÉLÈNE.

Laisse donc, ta malice est cousue en fil blanc,
Si tu n'y penses plus:.. moi, je t'en livre autant.

CADET.

Ah! bah!...

HÉLÈNE.

Je ne suis plus une femme sensible.

CADET.

Vrai?

HÉLÈNE.

Je suis maintenant femme honnête.

CADET.

Impossible.
Ton air, tes yeux, ta voix, ton ton, tout te dément.
Non, tu n'as pas encore usé le sentiment.
Tu m'enberlificotte.

(*Il voit les bretelles.*)

Ah!... Eh!... oui, ce sont elles!
Les voilà!... je les tiens, ces fameuses bretelles!
Soutien inespéré de mon vieux pantalon,
Je ne vous quitte plus... Il lui manque un bouton.
Comme c'est tricotté!... C'est de la belle ouvrage!
Ne dissimule plus, tu m'aimes à la rage.
(*Amoureusement.*)
Cadet n'a pas cessé de te donner dans l'œil!

HÉLÈNE.

De ma vertu, toujours, je dois porter le deuil.
Oui, méchant garnement, j'en conviendrai, je t'aime!
Je t'aurais oublié sans mon mari.

CADET.

Lui-même?

HÉLÈNE.

Le pauvre homme, de toi, me parle à tout moment.

CADET.

Voilà comme ils sont tous!

HÉLÈNE.

Il te trouve charmant.

CADET.

Hélas! dès qu'il forma son premier mariage,
Son front fut menacé d'un sinistre présage.
On lui prédit malheur, et dès le *conjungo*,
Mérinos fut, partout, surnommé Béliéro:
C'est pour toute la vie.

HÉLÈNE.

Hier, il m'a dit en face :
Je veux après ma mort que Cadet me remplace.

CADET.

J'ai vraiment du regret de l'avoir fait...

HÉLÈNE.

Plus bas.
J'étouffe de remords !...

CADET.

Ça ne te maigrit pas.

HÉLÈNE.

J'ai beau, pour écarter l'effroi qui me consume,
Me dire qu'une fois enfin n'est pas coutume;
Il n'est qu'un seul moyen d'oublier nos amours.

CADET.

C'est d'y penser sans cesse, et d'en parler toujours....

HÉLÈNE.

De répéter cent fois, dans les bras l'un de l'autre :

ENSEMBLE.

Nous nous aimons tous deux ! quel malheur est le nôtre !

CADET.

Quel crime !

HÉLÈNE.

Quel forfait !

(*Ils s'embrassent.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, BÉLIÉRO.

Ne vous dérangez pas,
Mes enfans... ou plutôt, jetez-vous dans mes bras.
Je lis dans vos regards, certaine impatience...
On ne peut être heureux pendant mon existence.
Eh bien ! après ma mort, vous vous épouserez :
Je ne me presse pas... mais vous m'excuserez,
Vivre est, depuis long-temps, une vieille habitude
Que j'ai prise... Oh ! n'ayez aucune inquiétude,
Ça ne peut pas tarder.

CADET.

Je m'en rapporte à vous.

BÉLIÉRO.

Cadet, en attendant, reste au milieu de nous.

HÉLÈNE, *s'éloignant.*

Il est coiffé de toi.

CADET.

La tête déménage.

BÉLIÉRO.

Je jouis, mon neveu, d'un bonheur dont j'enrage!

CADET.

Vous!...

BÉLIÉRO.

Il m'est arrivé...

CADET.

Quoi donc?

BÉLIÉRO.

Un accident.

CADET.

Bah!...

BÉLIÉRO.

De ce qu'on m'a fait, je te fais confident:
Des Chevaliers de l'Arc, tu connais l'origine?
Tous ceux qui se sont fait un nom dans la farine,
Dans l'épice, ou la drogue, ou dans le restaurant,
L'opulent gâte-sauce et le riche merlan
Ont fondé dans cette île une aristocratie,
Qu'ils déguisent encor du nom de Confrérie.
Il faut, pour être admis, être des plus cossus;
Le fruitier n'en est pas, le niaf en est exclus.
Quatorze fois par mois on se met en ribotte,
Et chaque Chevalier se donne une culotte.
Lundi, chez Desnoyers... l'un de nous... le moins beau,
Surtout le plus grossier, un roux...

CADET, *cherchant.*

Un roux... Stono!

BÉLIÉRO.

Oui, Stono, dans un cercle où chacun en silence
Pinçait son demi-litre avec sa contre-danse,
Ecrit sur le mur blanc, avec un charbon noir,

Qu'une femme fidèle est plus rare qu'un quine,
Et que la mienne, à moi, n'était qu'une... Devine.

CADET.

La charade est bien forte.

BÉLIÉRO.

Ils ont tous deviné.

CADET.

Et vous n'avez pas eu?...

BÉLIÉRO.

J'avais un pied de né...

CADET.

Grand dieu! que ça devait vous changer le visage!

HÉLÈNE, *revenant.*

Fallait-il pour si peu, faire un si grand tapage?
Toute femme jolie est sujette aux cancans,
Puis... il était casquette...

CADET.

Ah! s'il était dedans!...

BÉLIÉRO.

On le mettra dehors; heureux si ses épaules
N'accrochent pas encor quelques bons coups de gaules!
Le réglement le dit : il doit être vexé,
Rossé, chassé.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

L'arrêt vient d'être prononcé.

BÉLIÉRO.

Voyons!... C'est singulier... j'ai comme des bluettes.
(*A Cadet.*)
Lis... J'ai d'excellens yeux, mais avec des lunettes.

CADET, *lisant.*

« Chez le limonadier, où la société
» Se réunit... Stono...

BÉLIÉRO.

Quoi?...

CADET.

» N'est point invité
» Pour ce soir. »

BÉLIÉRO.

Voilà tout?

CADET.

Oui.

HÉLÈNE.

C'est tout?

CADET.

Oui, Madame.

BÉLIÉRO.

Voilà le cas qu'ils font de l'honneur de ma femme!
(*Au Chevalier qui lui présente l'arrêt à signer.*)
On se passera bien de mon consentement.

LE CHEVALIER.

L'affaire n'en ira que plus facilement.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

BÉLIÉRO, HÉLÈNE, CADET.

BÉLIÉRO.

Ils se soutiennent tous... et voilà de leurs œuvres!
Tu vois comme ils me font avaler des couleuvres.
Morbleu!... si je n'avais que soixante-quinze ans!
Mais j'en ai quatre-vingt sonnés depuis long-temps;
Et puis c'est un gaillard... très-ferme sur la hanche;
Il en a houspillé quatre l'autre dimanche.
Fais-toi rosser par lui, pour venger mon honneur.

CADET, *emmenant Hélène bras-dessus, bras-dessous.*

Je n'y manquerai pas.

BÉLIÉRO, *les regardant s'en aller.*

C'est vraiment un bon cœur.

SCENE VI.

BÉLIÉRO, SERTOUCHAUD, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Un pauvre diable est là!...

BÉLIÉRO.

Si c'est un pauvre diable,
Qu'il entre.

(*Sertouchaud entre.*)

Il n'a pas l'air cependant trop minable!

SERTOUCHAUD.

Me reconnaissez-vous?

BÉLIÉRO.

Non.

SERTOUCHAUD.

Jacob Sertouchaud,
Rôtisseur... pour vos gens j'allume le réchaud;
Entretenant chez eux l'appétit et la joie,
Je fournis le dindon, quand vous tirez à l'oie.

BÉLIÉRO.

Le dindon!... Ah! j'y suis...

SERTOUCHAUD.

Je viens me plaindre à vous;
Un des vôtres m'insulte, et m'a roué de coups.

BÉLIÉRO.

Coups de poing?

SERTOUCHAUD.

Le poing tue, et le pied déshonore.

BÉLIÉRO.

Quoi?... c'est un coup de pied?...

SERTOUCHAUD.

Oui, la place est encore
Toute chaude.

BÉLIÉRO.

L'injure est loin de mon affront.

SERTOUCHAUD.

Il vous ont frappé... vous!

BÉLIÉRO.

Oui, là...

SERTOUCHAUD.

Là, sur le front...
Heim!... si vous n'aviez pas une aussi forte tête!
Des bosses sur le front, ça vous rend toujours bête;
Ne le soyez plus.

BÉLIÉRO.

Mais ça dépend-il de moi?

SERTOUCHAUD.

N'êtes-vous pas leur chef?

BÉLIÉRO.

D'après ce que tu voi
Je ne suis pas grand' chose.

SERTOUCHAUD.

Et que voulez-vous être?

BÉLIÉRO.

Je voudrais n'être rien.

SERTOUCAAUD.

Vous en êtes le maître;
Vos feseurs d'embarras, au langage incivil,
Peuvent être pincés par le Code Civil.

BÉLIÉRO.

En vérité!

SERTOUCHAUD.

Quand on se réunit, je gage
Qu'on est plus de dix-neuf?...

BÉLIÉRO.

Quelque peu d'avantage;
Nous étions... quatre cents au dernier gueuleton.

SERTOUCHAUD.

Vous parlez au dessert de politique?

BÉLIÉRO.

Non.
Nous avons cependant parlé de la baleine,
Du budjet, du Grand-Turc, des canaux de la Seine,
Des acteurs de Sevestre, et de Diavolo,
Des quatre enfans Chinois, et de Faliéro.

SERTOUCHAUD, *mystérieusement.*

On peut les dénoncer au Préfet de police;
Chut... on a des projets, soyez notre complice.

BÉLIÉRO.

Mais...

SERTOUCHAUD.

Nous sommes ici quinze ou dix-huit vauriens,
Des bateliers trapus, la fleur des faubouriens,
Prêts à tout entreprendre. A minuit notre clique
Se rassemble, en secret, sur la place publique;
Ils ont d'excellens cœurs, de mauvais pantalons,
Leurs coudes sont percés, mais ils ont les bras longs;
Nous voulons, en deux temps, brosser la confrèrie:
Vous ne serez plus rien, puisque c'est votre envie.

BÉLIÉRO.

Ça me plairait assez... Je ne sais pas pourquoi,
Car... conspirer pour vous, c'est agir contre moi...
Mais je suis ainsi fait...

SERTOUCHAUD.

Vous êtes historique,
Qui pis est, à la fois classique et romantique;
Vous parlez comme un ange, et vous agissez mal.

BÉLIÉRO.

Quand nous reverrons nous?

SERTOUCHAUD.

Ce soir.

BÉLIÉRO.

Où?

SERTOUCHAUD.

Dans le bal.

BÉLIÉRO.

Renardi te reçoit?...

SERTOUCHAUD.

Le voilà bien malade;
Son bastringue, après tout, n'est qu'une mascarade,
Des artistes y vont... même de Bobino,
Je le sais... mais le reste est bien méli-mélo,
Je n'y gâterai rien... D'ailleurs, de la rivière,
Moi, je l'ai repêché la semaine dernière;
J'aurais dû lui laisser faire au moins six plongeons.

BÉLIÉRO.

Bien, nous conspirerons entre deux rigaudons.

SERTOUCHAUD.

De tous ces freluquets, je veux qu'on me distingue.

BÉLIÉRO.

A ce soir.

SERTOUCHAUD.

A ce soir.

BÉLIÉRO.

Au bastringue.

SERTOUCHAUD.

Au bastringue !

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte deux.

Le Théâtre représente le café de Renardi.

SCÈNE PREMIÈRE.

RENARDI, TRISTRAM.

RENARDI.

Tu n'es qu'un malotru.

TRISTRAM.

Vous êtes bien poli.

RENARDI.

Qu'un sot.

TRISTRAM.

Que de bontés!

RENARDI.

Qu'un manant.

TRISTRAM.

Grand merci.

RENARDI.

Ignorant barbouilleur, et méchant figuriste,
Il te sied bien, vraiment, de trancher de l'artiste !

TRISTRAM.

J'ai tort.

RENARDI.

Pour les amis, n'as-tu pas travaillé?
De quoi te plains tu donc?

TRISTRAM.

De n'être pas payé.

RENARDI

Voyez le beau grief.

TRISTRAM.

Je suis un pauvre hère.

RENARDI.

Parce que tu n'as rien, tu vas chanter misère?

TRISTRAM.

Je n'ai pas un croquet à mettre sous ma dent.

RENARDI.

Heureux coquin!... Par fois j'en voudrais dire autant;
Les indigestions m'abîment.

TRISTRAM.

Quel dommage!

RENARDI.

C'est toujours un honneur que d'avoir de l'ouvrage.

TRISTRAM.

Je me passerais fort d'un honneur à crédit.
Hélas! j'ai tant de mal, et si peu de profit!

RENARDI.

Pour te refaire un peu, parle-moi de ma fête.
Tu n'es point invité.

TRISTRAM.

Vous êtes trop honnête.

RENARDI.

Nous allons faire ici le plus joli repas...
Sans toi.

TRISTRAM.

Sans doute.

RENARDI.

Autant de têtes que de plats...

TRISTRAM.

Et pendant ce temps-là, je me brosse le ventre.

RENARDI.

J'entends un Omnibus... Dans la maison on entre,
V-a-ten.

TRISTRAM.

Bien obligé.

RENARDI.

Je te vexe.

TRISTRAM.

Assez bien;
Je devrais vous le rendre, et je n'en ferai rien.
Je sens qu'à vous aimer mon naturel me porte;
Mais si je sais pourquoi, que le diable m'emporte.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

RENARDI, STONO.

STONO.

Je suis extasié, ma parole d'honneur!
Des raffraîchissemens, des verres de couleur,
Et trois musiciens!... Quel luxe! quelle fête!
On ne serait pas mieux à trente sous par tête!

RENARDI.

Y pensez vous, Stono, malgré l'arrêt rendu,
Venir danser ici?

STONO.

J'aurai mal entendu.
D'ailleurs, qui voulez-vous ici qui me devine?
En Pierrot déguisé, quant j'aurai sur la mine
Ce faux nez effrayant, long comme un jour sans pain,
Le serre-tête au front, les manches sur la main,
Regardez, il faudrait avoir de la malice...
Blanc comme un tablier de vos garçons d'office.

RENARDI.

Mon bon ami Stono, vous êtes trop farceur.

STONO.

Je ne peux pas changer; c'est là tout mon bonheur.
Le jour, j'aime à rouler de guinguette en guinguette;
De la grosse fruitière à la mince grisette
Je promène en vainqueur mon hommage envié,
Et l'amour du matin, le soir est oublié.
On me voit sans pitié faire des traits aux femmes.
La nuit, quand vous dormez à côté de vos dames,
Moi, de vingt tapageurs le chef et le héros,
Je cours tous les quartiers, en cassant des carreaux.
Je brave la patrouille, et connais cent cachettes;
Je fais peur aux passans, j'arrache les sonnettes,
Je souffle les quinquets, j'éveille les portiers,
Et je suis, en tous lieux, l'effroi des épiciers!
Voilà, voilà la vie!... Oui, croyez ma sagesse,
L'homme n'a sa raison qu'au fin fond de l'ivresse.
Le calme, c'est la mort; la gaîté, c'est le bruit.

On peut au violon aller passer la nuit;
On peut être arrêté, recevoir des taloches;
Mais on ne vit heureux qu'en faisant des bamboches.

RENARDI.

Je me suis reconnu dans ces faits éclatans.
J'étais un fier gamin, quand j'avais dix-huit ans!
Mais je ne puis souffrir...

STONO.

Oh! laissez-moi, de grâce,
Le plaisir si piquant d'admirer la grimace
De ce vieil animal qui doit être vexé.

RENAUDI.

Pour dieu, cachez-vous donc; c'est déjà commencé.
Dix personnes, au moins, ont vu votre visage.

STONO.

Voici notre barbon, je file.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

BÉLIÉRO, HÉLÈNE, CADET, SERTOUCHAUD.

RENARDI.

Mon hommage,
Madame, en ce beau jour, peut-il vous être offert?

HÉLÈNE.

Je m'en soucie, hélas! comme Jean de Wert.

RENARDI.

Vous bâillez?

HÉLÈNE.

Je m'ennuie, et d'une rude sorte,
Après quelques instans, je gagnerai la porte.

RENARDI.

Tout comme il vous plaira. Moi, je sais recevoir,
Et je n'aurai pas l'air de m'en apercevoir.

HÉLÈNE.

De qui sont ces dessins?

RENARDI.

C'est de Monsieur Grandville.
Vous avez sous les yeux un époux imbécile,
Dont le chef ombragé de rameaux monstrueux...

HÉLÈNE.

Oui, je comprends l'emblême.

CADDET.

Il est ingénieux.

HÉLÈNE.

Taisez-vous donc, bavard.

CADET.

Le galoubet commence;
Voulez-vous avec moi, pincer la contredanse?

HÉLÈNE.

Flaneur, vous arrivez toujours mal-à-propos;
Monsieur m'a retenue.

CADET.

En ce cas, au repos.

RENARDI, *à Béliéro.*

Vous danserez un peu?

BÉLIÉRO.

Danser!... un vieillard d'âge?

RENARDI.

Mais la fête est pour vous.

BÉLIÉRO.

C'est déjà du courage
Que d'oser marcher seul avec ces jambes-là.

RENARDI, *à Béliéro.*

Voyez dans tous nos jeux, celui qui vous plaira;
Nous avons des échecs.

BÉLIÉRO.

J'en redoute un.

RENARDI.

La drogue?

BÉLIÉRO.

Au Théâtre-Français, elle a souvent la vogue.

RENARDI.

Le Chevalier cornard?

BÉLIÉRO.

Je l'ai joué chez moi.

RENARDI.

Le piquet, le loto... la mouche?

SERTOUCHAUD, *montrant le jeu de l'oie.*

J'aperçois
Ce qu'il nous faut, l'esprit à ce jeu se déploie.

RENARDI, *s'en allant.*

Vous voilà tête-à-tête avec le jeu de l'oie.

(*Il sort.*)

BÉLIÉRO.

Six... Je suis sur le pont.

SERTOUCHAUD.

Quittez donc cet air triste.
Douze... Je vous déplace.

BÉLIÉRO.

Avez-vous votre liste?

SERTOUCHAUD.

Je vais vous la donner. Ce sont des gens de cœur,
Qui ne se nomment pas.

BÉLIÉRO, *déroulant un énorme papier.*

Mais c'est un *Moniteur.*
Trente!

SERTOUCHAUD.

C'est bien assez.

BÉLIÉRO, *se levant, et criant à tue-tête.*

Commençons l'entreprise!

RENARDI, *du fond du bal.*

Plaît-il?

SERTOUCHAUD.

Parlez plus bas.

BÉLIÉRO.

C'est vrai. Lorsque je veux,
Tout cassé que je suis, j'ai par fois un bon creux.

SERTOUCHAUD.

Ainsi donc, à minuit, vous serez sur la rive?

BÉLIÉRO.

Un moment... Mais je suis toujours sur le qui-vive;
Si l'on nous découvrait?

SERTOUCHAUD.

Fiez-vous à mon soin.

BÉLIÉRO.

Eh!... trente-deux braillards, cela s'entend de loin.
Du lieu du rendez-vous, choix qui me tue;
Car on n'a jamais vu conspirer dans la rue,
Nous allons, à coup sûr, éveiller les voisins.

SERTOUCHAUD.

Ils ont le sommeil dur.

BÉLIÉRO, *à tue-tête.*

Achevons nos desseins!

SERTOUCHAUD.

Eh! parlez donc plus bas!

BÉLIÉRO.

Que le diable t'emporte!
J'ai beau me retenir, la nature est plus forte.

SERTOUCHAUD.

Allons, décidez-vous.

RENARDI.

Messieurs, vite au souper.

SERTOUCHAUD.

J'y cours; sur l'ennemi, c'est autant d'attrapé.

(*Il sort avec tout le monde.*)

SCÈNE IV.

BÉLIÉRO, HÉLÈNE.

BÉLIÉRO.

Eh bien! tu n'y vas pas?

HÉLÈNE.

Non, je suis... toute bête.

BÉLIÉRO.

Toi seule es, cependant, la reine de la fête.
Ton absence, à coup sûr, fera mauvais effet.

HÉLÈNE, *rêvant.*

Ce Pierrot-là m'intrigue... Oh! comme il en savait!

BÉLIÉRO.

Crois-tu qu'en ce moment je parle à la muraille?
Expliquons-nous un peu : de moi chacun se raille;
Je commence à sentir qu'on peut avoir raison.
Autrefois vous aviez toujours quelque chanson
Pour charmer du tricot le travail monotone,
Et de votre silence aujourd'hui je m'étonne.
Vous mangiez comme quatre, et vous n'avez plus faim.
Vous abandonniez tout au seul bruit du crincrin,
Et je ne vous vois plus faire de pirouettes.
Tous vos jours s'écoulaient à tailler des bavettes,

Votre bouche, à présent, ne vous sert qu'à bâiller,
Et pour vous faire... il faut vous chatouiller...
Ma femme! auriez-vous fait par hasard des sottises?
(*Amoureusement.*)
Ah! s'il en est ainsi, je veux que tu les dises,
Mon bichon, je t'en prie...

HÉLÈNE.

Ah! voilà du nouveau...
Que j'aille de vos yeux, arrachant le bandeau,
Vous réciter ici ce qu'ailleurs j'ai pu faire!...
Tâchez de deviner, mon cher, c'est votre affaire.

BÉLIÉRO.

C'est juste, et me voilà tout-à-fait rassuré;
Mais dans quelques instans je recommencerai.

SCENE V.

LES MÊMES, SERTOUCHAUD, CADET.

CADET.

Etes-vous sûr au moins de ce que vous dites?

SERTOUCHAUD.

Et parbleu, j'y vois clair : il fuyait mes poursuites;
Mais, malgré son faux nez, moi j'avais l'œil dessus.

CADET.

Des galopins, mon oncle, en ces lieux sont reçus.
On se moque de vous.

BÉLIÉRO.

C'est assez leur usage;
Mais voyons, qu'est-ce encor? pourquoi tout ce tapage?

CADET.

Malgré leur bel arrêt, Stono danse en ces lieux.

BÉLIÉRO.

Pas possible!

HÉLÈNE.

Allons donc!

SERTOUCHAUD.

Je l'ai vu de mes yeux.

HÉLÈNE.

C'est un Pierrot, gageons... Quand nous étions assises,
Il m'est venu, tout bas, dire un tas de bêtises.

BÉLIÉRO.

Pour le coup, c'est trop fort... c'était un coup monté.
On m'a pris pour plastron : qui s'en serait douté ?
Voilà, je vous l'avoue, une couleur perfide,
Et c'est bien insulter l'âne jusqu'à la bride!

CADET.

Mon oncle, croyez-moi, n'en prenez nul souci,
C'est moi qu'on a voulu mystifier ici.

BÉLIÉRO.

Du tout, je ne veux pas, Cadet, que tu t'en mêles.

CADET.

Ce pékin-là, mon oncle, en verra de cruelles...
Votre femme! grand dieu! s'en moquer devant moi!...
(*Il passe devant Béliéro.*) (*A Hélène.*)
C'est m'insulter moi-même. Oui, calme ton effroi ;
Le bras de ton Cadet t'aura bientôt vengée.

BÉLIÉRO.

Va toujours, mon garçon.

CADET.

Elle est ma protégée.
Sortez, mon oncle, et moi je vais pour ses appas...

BÉLIÉRO.

Rosse-le, j'y consens, mais ne m'en préviens pas.
(*A Sertouchaud.*)
Mon courroux, cette fois, n'est pas un feu de paille ;
A minuit! on le veut... C'est fait, je m'encanaille !

SCÈNE VI.

CADET, STONO.

STONO, *se jetant sur un tabouret.*

Ma foi, ça commence à devenir tannant :
Quand on prend du tabac, qu'un faux nez est gênant!
(*Il défait son nez.*)
Je puis donc à loisir déguster une prise.
(*Il éternue.*)

CADET.

Dieu vous bénisse... Ah! ah! je te tiens.

STONO.

Par surprise,
Cela n'est pas de jeu... Voyez le bel effort!

CADET.

Vous vous défigurez, et vous n'avez pas tort.
On ne peut qu'y gagner, quand on a l'air si bête.

STONO.

Fantassin, mon ami, cela n'est pas honnête.

CADET.

Un militaire est-il tenu d'être civil?

STONO.

Tu veux donc essayer si ton sabre a le fil?

CADET.

Je ne l'ai pas sur moi; mais ma poigne est solide.

STONO.

Jean-Jean, souviens-toi donc que j'ai brossé l'Alcide.

CADET, *avec chaleur.*

Ce n'était qu'une chiffe...

STONO, *riant.*

Et tout doux, parlons bas,
Que la société ne nous entende pas.
Quand on rit de ma tante, on rit de moi, ce semble.

STONO.

Preuve que vous avez eu des rapports ensemble.

CADET.

Cancannier!... à l'instant tu vas être échiné.

STONO.

Tu veux absolument faire du raisiné...
Combien de temps veux-tu nous peigner la tignasse?

CADET.

Jusqu'à ce qu'il en reste un des deux sur la place.

STONO.

Ça va; mais avant tout, quels sont nos témoins?

CADET.

Pour moi, je n'en veux pas d'autres que mes deux poings.

STONO.

Nos quatre alors.

CADET.

Minuit.

STONO.

Bien.

CADET.

Heure militaire.

STONO.

Et le lieu ?

CADET.

Le chemin qui mène à la rivière.

STONO.

Tope ; l'un de nous deux ira, dans cet assaut,
Prendre une demi-tasse au milieu du ruisseau.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Acte trois.

Le Théâtre représente une place publique. — Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

SERTOUCHAUD, TRISTAM, DEUX GOUJATS.

SERTOUCHAUD.

Puisque nous conspirons, entendons-nous d'abord;
Sur ce que nous voulons, tâchons d'être d'accord.
Qu'est-ce que nous voulons?

2me GOUJAT.

Moi, je veux être maître.
Il faut des compagnons, mais je ne veux pas l'être.

1er GOUJAT.

Je suis las de coucher la nuit sous les hangards,
Et je veux un hôtel, comm' ces gueux de richards.

SERTOUCHAUD.

Il faut que cette nuit ils descendent la garde
Tous.

TRISTRAM.

J'en veux sauver un, ou sinon je bavarde.

SERTOUCHAUD.

Tu ne sauveras rien; ils la danseront tous.

2me GOUJAT.

Notre tour est venu d'empoigner les gros sous.

1er GOUJAT, *à Tristram.*

De ta part, mon garçon, je crains quelqu'anicroche.
Jadis, tu fus...

TRISTRAM.

Monsieur, je suis sonneur de cloche;
Et ma moralité...

SERTOUCHAUD.

Pour dieu ! n'en parle pas.
Avec ce ton mielleux, tu m'as l'air d'un Judas.

TRISTRAM.

Ne criez pas si haut : quoique la nuit soit sombre,
Là bas, sur le pavé, j'entends marcher une ombre.

SERTOUCHAUD.

C'est ce jeune Monsieur, qui, sur les boulevards,
Joue encore une fois *l'Ecole des Vieillards*.
Ne vous éloignez pas.

(*Ils se tiennent à l'écart.*)

SCENE II.

BÉLIÉRO, *seul.*

Faut-il être godiche,
Pour venir à minuit, crotté comme un caniche,
Discourir en plein air avec des va nu-pied,
Moi si sujet au rhume, et presque estropié !
Tandis que je pourrais, blotti dans ma ruelle,
Voir se coucher ma femme, et... dormir auprès d'elle.
Mérinos, mon ami, vous êtes un vieux fou.
C'est ton hymen, butor ; qui t'a cassé le cou.
A tes quatre-vingts ans, quelle sotte manie !
Lorsque l'on prend si tard femme jeune et jolie,
Cela peut réussir, mais ce n'est pas commun.
Avant cette sottise, aucun trouble importun
De ma tranquillité ne reculait les bornes,
Et je ne craignais pas que l'on me fit les cornes.
On me traite aujourd'hui tout haut de cornichon,
Et...

SERTOUCHAUD, *s'avançant.*

Votre monologue est-il encore bien long ?

BÉLIÉRO.

J'avais à m'adresser encor quelques injures ;
Mais pour vous obliger je ferai des coupures.

(*Ils entrent tous.*)

1^er^ GOUJAT.

Quel est ce roquentin ?

SERTOUCHAUD.

C'est le vieux commandant
Des Chevaliers de l'Arc.

2me GOUJAT.

Ah ! bon commencement.
Pour nous faire la main, ajustons lui l'échine.
Tapons.

SERTOUCHAUD.

Laissez-les faire.

(*On se jette sur lui.*)

BÉLIÉRO.

A l'aide, on m'assassine !

SERTOUCHAUD.

Mais ne criez donc pas, ils vont bientôt cesser,
Et ce n'est après tout qu'un moment à passer.
Là, c'est fait... Vous voyez, c'est une bagatelle.

BÉLIÉRO, *se frottant le dos.*

Amis, je ne veux voir qu'une preuve de zèle
Dans l'accueil un peu vif que j'ai reçu de vous.
(*A Sertouchaud.*)
Ça, pour les haranguer par où commençons-nous ?
D'abord, il ne faut pas sentir le mélodrame.

SERTOUCHAUD.

Comme on parle aux Français, parlez leur : sur mon âme,
L'ouvrage est tout mâché : relisez *Procida*,
Votre discours est fait, vous le trouverez-là.

BÉLIÉRO.

Allons, changeons de voix... Ma querelle est la vôtre :
On prétend que ma femme ose en chérir un autre.
D'accidents biscornus on accuse mon front ;
Les murs et les couplets ont redit mon affront.
Or, sachez que ma femme, aussi sage que belle,
A son caduc époux resta toujours fidèle ;
Sachez...

SERTOUCHAUD.

Je dois vous dire ici, mon général,
Que tout cela nous est parfaitement égal.

(*On entend une voix qui chante.*)

Au clair de la lune,
Mon ami, Pierrot...

SERTCHAUD.

Casse-cou ; j'en vois deux qui vers nous se détachent.

(*La même voix.*)

Qu'est-ce qui passe ici si tard,
Compagnons de la Marjolaine?
Qu'est-ce qui passe ici, si tard
Dessur le quai?

SERTOUCHAUD.

On vient; marche en deux temps. Que les braves se cachent.

SCÈNE III.

STONO, CADET.

CADET.

En ligne!

STONO.

M'y voilà... Tu vas bientot plier.

CADET.

Allons, vîte.

STONO.

Attends donc, j'ôte mon tablier.
A nous deux!...

CADET, *lançant un coup de poing.*

Tiens!

STONO.

Ah! bah! je suis à la parade.

CADET.

Si j'avais mon briquet, tu serais bien malade.

STONO, *montrant le poing.*

A l'anglaise, Cadet, voilà mon poing d'honneur.

CADET.

J'écume!

STONO.

Moi, je bous!

CADET.

Va donc, méchant farceur!

STONO, *donnant un croc-en-jambe.*

Enfoncé!

(*Il se sauve.*)

TOUS.

Bien, bravo!

CADET, *par terre.*

J'ai la joue en compotte.

BÉLIÉRO.

C'est mon pauvre Cadet! Grand dieu! quelle calotte!
Comme ils l'ont arrangé! Ma foi, je n'y tiens plus!

TOUS.

Marchons!

BÉLIÉRO.

Oui, les retards deviendraient superflus!
Qu'à mes cris, sans délai, on s'assemble en bon nombre!

(*Tous les voisins paraissent à leur fenêtre, en bonnet de coton.*)

Personne ne nous voit, nous conspirons dans l'ombre.
Nous avons vraiment l'air d'un ramas de filoux.
Mettons, au point du jour, tout sans dessus dessous;
Tapons à droite, à gauche, et que chacun dans l'île
Ressente, à son réveil, les effets de ma bile!
Rossons sans regarder, et tant pis si nos coups
Viennent, dans la mêlée, à s'égarer sur nous.
Qu'on s'applique, surtout, à mes amis intimes.
Je vous donne, en à-compte, à chacun vingt centimes.

(*Il les distribue.*)

Que mes frères de l'Arc, arrêtés dans leur lit,
Aillent au commissaire avouer leur délit,
Et pour laver enfin, bien en plein mon injure,
Qu'ils ne partent de là, que pour la préfecture!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Acte quatre.

Le Théâtre représente la chambre à coucher de Mérinos Béliéro.

HÉLÈNE, *seule, elle regarde à la fenêtre.*

Les chandelles partout sont éteintes.
(*Elle regarde à sa veilleuse.*)
Plus d'huile
Dans ma veilleuse.
(*Elle va à la croisée.*)
Encore une étoile qui file.
De la lune, je vois décroître le croissant;
Elle va se coucher... j'en voudrais faire autant.
(*Elle revient en scène.*)
Où diable est Mérinos?... Dans quelque tabagie...
Mais il ne fume pas tant que moi, je parie.
(*Elle s'assied.*)

SCÈNE II.

HÉLÈNE, BÉLIÉRO.

BÉLIÉRO, *contemplant sa femme.*
Hélène encore debout... assise en son fauteuil!
Bobonne... elle m'attend pour mieux taper de l'œil;
Quand nous sommes tous deux, nous ne faisons qu'un somme.
HÉLÈNE, *à elle-même.*
Si ce petit Cadet rentrait avec mon homme,
Je craindrais...

BÉLIÉRO.

Ne crains rien.

HÉLÈNE.

Quoi! c'est vous?... Ah! tant pis!
Qu'est devenu Cadet?

BÉLIÉRO.

Cadet?... Il est occis.

HÉLÈNE.

Oh! que non!

BÉLIÉRO.

Oh! que si! J'ai repris ses bretelles.

HÉLÈNE.

Cadet... Cadet occis!... O douleurs éternelles!
Dans un moment d'ici, je n'y penserai plus.

BÉLIÉRO.

Oui, les absens ont tort.

HÉLÈNE.

Et les morts encore plus.

BÉLIÉRO

Mais il sera vangé demain.

HÉLÈNE.

La belle avance!

BÉLIÉRO.

C'est un petit complot rempli d'extravagance.

HÉLÈNE.

Taisez-vous.

BÉLIÉRO, *effrayé.*

Renardi!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RENARDI, TRISTRAM.

RENARDI, *bas à Béliéro.*

J'ai découvert le pot
Aux roses.

BÉLIÉRO.

Découvert!

RENARDI

Voyez ce grand nigaud,

Qu'à chaque instant, partout, j'écrase, j'humilie ;
Eh bien ! ce drôle-là veut me sauver la vie !...

(*A Tristram.*)

Je te ferai, morbleu, périr sous le bâton !

BÉLIÉRO.

Il le mérite bien...

RENARDI.

Allons donc... parle donc.
Nomme-moi les lurons qui, dans cette secousse,
Veulent à nos amis donner le coup-de-pouce ?

(*Tristram se tait.*)

Tu ne dis rien, bavard !...

BÉLIÉRO.

Vous êtes muet ?

TRISTRAM.

Oui.

BÉLIÉRO.

Vous parlerez pour moi, je répondrai pour lui.

RENARDI, *à Béliéro, montrant Tristram.*

Je vais donc commencer son interrogatoire.

BÉLIÉRO.

Je suis son avocat.

RENARDII.

Dis-moi, quelle mâchoire
Était à votre tête ?

BÉLIÉRO, *mettant la main sur la bouche de Tristram qui veut parler.*

Il n'en sait rien.

RENARDI.

Combien
Étiez-vous ?

BÉLIÉRO, *même geste.*

Il l'ignore.

RENARDI.

Enfin, de quel moyen
Vous serviez-vous ?

BÉLIÉRO, *même geste.*

Jamais il n'en eût connaissance.

(*Il se rassied.*)

Maintenant, nous voilà sûrs de son innocence.

RENARDI.

Peste!... vous allez vîte en besogne, papa.
Si l'on jugeait toujours de cette façon là,
Les avoués n'auraient pas d'eau souvent à boire.
Recommençons un peu notre interrogatoire.

BÉLIÉRO.

C'est vous qui me gênez, mon cher apparemment,
Et je suis devant vous tout je ne sais comment.

RENARDI.

Eh bien! en ce cas là... voici ce qu'il faut faire :
Tous les deux, dans un coin, arrangez votre affaire.
Je serai toujours là lorsque vous reviendrez,
Et vous ne me direz que ce que vous voudrez.

(*Béliéro et Tristram se mettent dans un coin.*)

SCENE IV.

RENARDI, HÉLÈNE.

RENARDI.

Ils s'éloignent tous deux... et sans me dire gare.
Si c'était... pourquoi non?.. cependant.. c'est bien rare.
Mérinos, mon ami... non... si... Sa femme est là...
Je n'ai rien à lui dire... elle bavardera.

(*A Hélène.*)

L'ancien est rentré tard?

HÉLÈNE.

Je n'en fais point mystère;
D'ailleurs, ce que je sais, je ne peux pas le taire.
Le vieux, depuis hier, est tout tarabusté;
En rentrant il a mis son bonnet de côté.
Il a frappé du poing sa tête et la muraille,
Disant : sabre de bois et pistolet de paille;
Il s'est mis en rapport avec des gens de rien,
Des gueux, des ravageurs, des mangeurs de tout bien,
Qui n'ont ni feu, ni lieu... ni dessein de bien faire;
Qui pour un litre ou deux, rosseraient père et mère!...
Vous en ai-je assez dit?...

RENARDI.

J'ai tout ce qu'il me faut!
La bécasse est bridée.

SCENE V.

LES MÊMES, BÉLIÉRO.

BÉLIÉRO.

Il n'a pas dit un mot.
Ainsi nous savons tout maintenant.

RENARDI.

Vieille buse!
Tu montre ta ficelle, et tu veux qu'on s'abuse!

BÉLIÉRO.

Je pourrais d'un seul mot, rabattant ton caquet,
Te tenir *in castu* pour garder mon secret;
Mais je n'en ferai rien, il faut du savoir vivre.

RENARDI.

Au premier cabaret ce drôle va me suivre.
(*Riant.*)
Sa langue pourra bien vous causer du souci.

BÉLIÉRO.

Je ne sortirai pas, pour qu'on m'arrête ici.

(*Renardi sort avec Tristram.*)

SCÈNE VI.

BÉLIÉRO, HÉLÈNE.

BÉLIÉRO.

Ah! ça, ma chère enfant, tu sais que je conspire?
Ils ont dit que j'étais...

HÉLÈNE.

Mon dieu, laissez-les dire.

BÉLIÉRO.

Mais c'est pour ton honneur.

HÉLÈNE.

C'est pour ça, tout de bon ?
Et si je vous disais...

BÉLIÉRO.

Quoi ?

HÉLÈNE.

Qu'ils ont tous raison.
Je sais que le bon sens m'ordonnait le silence,
Mais le mot est lâché... punissez votre offense;
Vengez-vous... battez-moi, rossez-moi comme il faut,
Je ne dirai jamais que vous m'en donnez trop !
Apprenez...

BÉLIÉRO.

Ton honneur !

HÉLÈNE.

Court les champs.

BÉLIÉRO.

Es-tu folle,
Ma femme?

HÉLÈNE.

J'ai perdu mon honneur... ma parole!

BÉLIÉRO.

Quel est le misérable à qui je dois cela ?

HÉLÈNE.

Michel!...

BÉLIÉRO, *très-agité.*

Je le savais; mais après celui-là ?

HÉLÈNE.

Après... dame... Paccard.

BÉLIÉRO, *impatienté.*

C'était avant la nôce.

HÉLÈNE, *tendrement.*

Tu devrais, sur tout ça, passer un coup de brosse.
(*Baissant les yeux.*)
Il n'est si bon cheval qui ne bronche par fois.

BÉLIÉRO.

Quand nous serons à dix, nous ferons une croix,

Est-ce le grand Auguste ou le petit Émile ?
Je le saurai, morbleu ! dussé-je en nommer mille.

HÉLÈNE.

Mais a-t-on jamais fait de ces questions-là ?

BÉLIÉRO.

Et moi qui m'exposais pour cette... Ah ! oui dà,
Quand je veux n'être rien, tu me fais quelque chose.

(*Il prend sa canne, la lève, et la laisse tomber.*)

Ah ! c'est à mes projets, ton amour qui s'oppose,
C'est une frime...

HÉLÈNE.

Ah ! non.

BÉLIÉRO.

L'être à quatre-vingts ans,
Tu ne pouvais donc pas attendre quelque temps ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN CHEVALIER DE L'ARC.

LE CHEVALIER.

Les Chevaliers de l'Arc sont là, qui vous attendent
Au Grand-Cerf...

BÉLIÉRO.

Au Grand-Cerf... C'est bien moi qu'ils demandent.
Ma patraque déjà dit trois heures un quart,
Et mes gaillards bientôt...

LE CHEVALIER.

Ils sont gris... Un bavard
A vendu la mèche.

HÉLÈNE.

Ah !...

BÉLIÉRO.

J'aurai les étrivières,
Et ça vous apprendra.

HÉLÈNE.

Je vais par mes prières
Les calmer...

BÉLIÉRO.

Non...

HÉLÈNE.

Si...

BÉLIÉRO.

Non, jamais un Mérinos
Ne s'est laissé manger la laine sur le dos.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Acte cinq.

Le Théâtre représente un pavillon en treillage, situé dans un enclos. — Les murs sont garnis de flèches rangées comme des queues de billard. — Au fond, on aperçoit un grand mât orné de fleurs, avec un but en blanc, et en haut, une oie attachée.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉLIÉRO, SERTOUCHAUD, *assis sur une chaise, et ivre mort.*

SERTOUCHAUD, *voulant se lever et ne le pouvant pas.*
Convenez maintenant, bien qu'il soit un peu tard,
Que vous avez été terriblement jobard.
Cet homme était chez vous, et sans être trop brave,
Vous pouviez aisément, l'enfermer dans la cave.

BÉLIÉRO.
Vous avez bien tout l'air, mon ami, d'en sortir.
Vraiment, vous êtes gris à ne pas vous tenir.

SERTOUCHAUD.
Pour ce sot de Tristram, avec sa triste mine,
Il a tout dit, d'abord... Il ne tient pas chopine.
Enfin, nous la gobons... Quand je dis vous, c'est moi;
Car lorsque ces manans, qui n'ont ni foi, ni loi,
Auront mis, sans pitié, mon dos en marmelade,
Personne ne viendra consoler le malade.
Vous avez une femme ?...

BÉLIÉRO.
Ah ! tu m'y fais penser.
Au fait, j'aurai quelqu'un du moins pour me panser.

(*On entend un roulement de tambour.*)

SERTOUCHAUD.

Aie ! aie ! aie ! . . . ils sont là !

BÉLIÉRO.

Dieu ! j'en ai la colique !

SERTOUCHAUD.

Aidez-moi donc un peu ; je veux que cette clique
Sache que, sans broncher, on porte encor son vin.

BÉLIÉRO.

Oh ! vous êtes trop lourd !

SERTOUCHAUD.

Au fait, je suis en train.

(*Il s'endort.*)

SCENE II.

LES MÊMES, RENARDI, STONO, LES CHEVALIERS DE L'ARC, *endimanchés avec des vestes rouges, des chapeaux couverts de rubans rouges, et des arcs à la main.*

RENARDI, *un papier à la main.*

Sertouchaud, vous savez de quoi l'on vous accuse ;
Il n'est plus temps ici de chercher quelque ruse ;
Avez vous à parler ?

(*Sertouchaud ronfle.*)

Oui ?

STONO.

C'est, non, qu'il a dit.

BÉLIÉRO.

Du tout, il a ronflé.

RENARDI.

Monsieur dort ; il suffit.
Il fera tout-à-l'heure un assez vilain rêve.
Passons toujours à vous, afin que tout s'achève.

BÉLIÉRO, *tirant son chapeau.*

Depêchez-vous un peu.

STONO.

Ah ! Monsieur, couvrez-vous ;
Nous sommes tous ici pleins de respect pour vous.

BÉLIÉRO.

Je veux moins de respect, et plus...

RENARDI.

Allons, silence !
Songe que notre chef nous doit l'obéissance.
Or, voici ton arrêt, écoute-le donc bien :
Des Chevaliers de l'Arc, toi, le chef, le doyen,
Blanchi dans le savon, nourri dans la canelle,
Tu fais aux boutiquiers une guerre mortelle ;
Tu veux organiser notre destruction,
Au lieu de demander votre démission.
Cette sottise-là mérite récompense,
Et pour l'honneur du corps, tu feras pénitence.
Au pied de notre mât, tu vas être traîné,
Tu mettras des gants blancs, ton chapeau galonné ;
Tu tiendras l'étendart, orné de sa cravatte,
Et tu vas, par nos mains, recevoir la savatte.

BÉLIÉRO.

J'en appelle !

RENARDI.

Pardon, il faut que vous sachiez
Que c'est absolument comme si vous chantiez.

BÉLIÉRO.

Alors je vous prendrai sur un défaut de forme ;
Ça n'est pas difficile, et j'en vois un énorme.
Vous avez fait voter celui qui m'insulta.

RENARDI.

Bah !... l'on ne prend pas garde à ces misères-là.

STONO.

De leur arrêt, Monsieur, vous me voyez malade ;
Je n'avais opiné que pour la bastonnade.

BÉLIÉRO.

Je suis vraiment flatté de cette attention.

RENARDI.

On vous permet, avant votre exécution,
De crier contre nous, pour être moins maussade.

BÉLIÉRO.

Ce serait bien ici le cas d'une tirade.
J'ai vu samedi soir, boulevard Saint-Martin,
Un vieillard, subissant, à-peu-près, mon destin.
Je vous attendrirais en imitant ses rimes.

RENARDI.

Mon cher, quand vous direz des vers aussi sublimes,
Partout, sans interrompre, on vous écoutera ;
Et, malgré vos défauts, chacun vous absoudra.

(*Montrant Sertouchaud.*)

Qu'on emporte Monsieur.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE III.

BÉLIERO, *seul.*

La savatte, à mon âge!
Qui montre ici son nez?... j'aperçois un visage :
C'est Hélène... oublions qu'elle m'a fait des traits.
Mais bondons-là d'abord ; je serai tendre après.

SCÈNE IV.

BÉLIÉRO, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Sit!

(*Béliéro fait signe que non.*)

Sit, sit!... mon ami, je le vois, je t'embête.

(*Elle s'approche. — Il se tourne pour n'être pas vu.*)

Un regard, un refus, même une pichenette,
Pincez ou pardonnez, soyez sévère ou doux ;
Mais que j'emporte au moins quelque chose de vous.
Pas moyen, tu fais l'ours... Alors, j'ai l'honneur d'être...

BÉLIÉRO.

Si je la laisse aller, elle va disparaître.
Sit, sit, sit, tu m'as bien fait croquer le marmot.

HÉLÈNE.

J'ai su que tout cela n'était que pour tantôt.

BÉLIÉRO.

Et vraiment ce retard me faisait de la peine.

HÉLÈNE.

Quelle bêtise! Allons, tu connais bien l'Hélène
De Mérinos... Sans moi, pouvais-tu déguerpir?

(*On vient chercher Béliéro.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, STONO, LES CHEVALIERS DE L'ARC.

STONO.

On commencera quand... ça vous fera plaisir.

HÉLÈNE.

Débarrassez-vous en, et le plutôt possible.

BÉLIÉRO.

Tu crois?

HÉLÈNE.

C'est sitôt fait.

BÉLIÉRO.

Dieu! comme elle est sensible!

PEUPLE, *en dehors.*

Commencez, commencez!

BÉLIÉRO.

Patience, on y va.
A-t-on vu des gaillards pressés comme ceux-là?

(*Ils sortent.*)

HÉLÈNE.

Leur chef, leur président, le traiter comme un nègre!
Ils n'oseront jamais... le cher homme est si maigre.
Ils n'auront pas le cœur aussi dur que cela.

(*On entend le bruit des coups de savatte.*)

DES VOIX D'HOMMES.

Bravo! bravo!

UNE VOIX DE FEMME.

Plus fort!

HÉLÈNE.

Ah! mon dieu! l'y voilà!

UNE GROSSE VOIX.

Encor plus fort.

BÉLIÉRO.

Aie ! aie !

HÉLÈNE.

C'est trop... Pour qu'on arrête,
Courons sans plus tarder.

(*Elle sort lentement.*)

RENARDI, *montrant une savatte.*

Messieurs, l'affaire est faite.

(*Ils rentrent tous.*)

HÉLÈNE.

Eh bien ! c'est donc fini ?

SERTOUCHAUD.

Cela m'a dégrisé.

BÉLIÉRO, *se frottant les reins.*

Ça ne fait pas le mal que j'aurais supposé.

RENARDI, *à Béliéro.*

Conspire une autrefois avec moins d'imprudence.

BÉLIÉRO, *à Hélène.*

Mettez dans vos aveux un peu plus de décence.

HÉLÈNE, *à Sertouchaud.*

Choisissez mieux vos gens pour n'être pas trahis.

SERTOUCHAUD, *à Stono.*

Respectez un peu plus le repos des maris.

BÉLIÉRO.

Changez vos actions, passe ; mais, je vous prie,
Dès qu'il s'agit d'amour, de gloire, de patrie,
De liberté, jamais ne changez vos discours :
La France, avec transport, les entendra toujours.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

LE SERGENT MATHIEU, comédie-vaud., en 3 actes, par MM. Xavier, Dupenty et de Villeneuve... 2

LES CUISINIERS DIPLOMATES, vaudeville en 1 acte, par MM. Rochefort, Barthélemy et Masson..... 1 5

CRICRI, petite parodie en v., par MM. Carmouche, Jousselin et Dupeuty..... 1 5

LA MAISON DU FAUBOURG, comédie-vaud., en deux actes, par MM. de Villeneuve, Simonnin et Vanderburch..... 1 5

BUGG, ou les Javanais, mélodrame en 3 actes... 1 5

LE COUSIN GIRAUD, comédie-vaudeville en 1 acte, par M. Simonnin..... 1 5

MONSIEUR ROSSIGNOL, ou le Prétendu de province, Folie-Vaudeville, en 1 acte..... 1 5

LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE, ou le Premier Début, comédie-vaudeville en 3 actes..... 2

QUATRE HEURES, ou le jour du supplice, mél. 3 ac. 1 5

LA FILLE DE LA VEUVE, vaudeville en deux actes. 2

PARGA, ou le Brulot, mélodrame en 3 actes..... 1 5

LES CONTREBANDIERS, ou le vieux Gabelou, vaudeville en 3 tableaux..... 2

L'ORPHELIN, ou la Loge et le Salon, vaud. en 2 a. 1 5

CINQ HEURES DU SOIR, ou le Duel manqué, v. 1 ac. 1 5

L'OBLIGEANT MALADROIT, co. en 1 a. m. de coup. 1 5

LE MARCHAND FORAIN, mélodrame en 2 actes. 1 5

LE DOGE, OU LE CANON D'ALARME, v. en 1 act. 1 5

CARTOUCHE, mélodrame en 3 actes..... 1 5

LE CONSCRIT, vaudeville en 1 acte..... 1 5

LE CODE et L'AMOUR, vaudeville en 1 acte..... 1 5

FRONTIN MARI GARÇON, vaudeville en 1 acte... 1 5

LÉONIDE, ou LA VIEILLE DE SURESNE, v. en 1 a. 2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2217
D8M47

Delavigne, Jean François
Casimir
Mérinos Bélièro